

moi ce pauvre diable, qui est à moitié mort de froid et de peur. Voilà quelques kopecks pour boire à ma santé.

Il prit Lejeune, le fourra dans son traîneau, sous l'une des peaux d'ours, et fila comme le vent.

Arrivé dans sa propriété, il fit entrer celui qu'il avait sauvé, le plaça devant une espèce d'épinette qui datait de l'invention du piano, et lui dit :

— Jouez !

L'autre qui, habitué aux *ras* et aux *flas*, avait une sorte de sentiment de la mesure, tapa à tout hasard des dix doigts.

— Drôle de chose que la mode du piano, se dit le seigneur. Enfin !

Il fit venir ses deux filles et leur dit :

— Je vous ai trouvé un professeur de musique. Le voilà. Il n'est pas très présentable, mais, quand on l'aura lavé et habillé, il ne sera pas mal.

Que dire ? Lejeune était assez joli garçon : il était intelligent, gai, comme tous les Français ; par-dessus le marché, il connaissait ses notes de musique. Pendant qu'au moyen d'une vieille méthode, il inculquait les premiers principes à ses élèves, il trouvait quelques semblants d'air sur l'affreux chaudron de son sauveur, mais, en même temps, avec une patience d'ange, il apprenait ce qu'il savait de français à toute la famille.

Bref, au bout d'un an ou deux, il épousait une de ses élèves, embrassait la nationalité russe et devenait, par la suite, un homme, si non considérable, du moins considéré de tous les gentilshommes d'alentour.

FERRAGUS.



LE DERNIER EXPLOIT DE L'OURS-NOIR. — Il indiqua silencieusement une clairière. — Page 620, col. 2

RÉCITS DE VOYAGES

UNE PROMENADE SUR LA MURAILLE DE PÉKIN

Sous ce titre, on lit dans le *Daily Graphic* la description suivante des murs qui entourent la ville de Pékin :

Comme tout étranger qui entre pour la première fois dans la ville de Pékin, j'ai été frappé par l'aspect sombre de la muraille en briques grises qui l'entoure et des énormes tours, couvertes en tuiles, qui la surmontent. Cette muraille intéresse au plus haut point l'homme occidental. En effet, par ses dimensions et par sa forme, elle rappelle l'aspect des grandes cités antiques. Son existence même et le soin avec lequel on l'entretient sont une preuve palpable du moule antique dans lequel est coulé l'esprit du fonctionnaire chinois.

La muraille de la cité tartare a été élevée en 1419. Elle encercle la ville impériale qui, à son tour, sert de rempart au palais impérial : « la ville sacrée. » Ses fondements sont en pierre. Elle consiste en deux murs de briques dont l'intervalle est rempli de terre. Elle a une épaisseur de 50 pieds à la base et de 36 pieds au sommet. D'immenses contreforts se projettent par intervalles réguliers sur sa partie extérieure. Au-dessus de chacune des neuf portes qui donnent accès à la ville, s'élève une tour rectangulaire crénelée, d'environ cent pieds de hauteur. Chaque porte est elle-même défendue par une enceinte dont la sortie est commandée par une tour semblable.

Accompagné par un membre de la Légion britannique, dit le correspondant, j'ai profité de la première occasion qui s'est offerte à moi pour visiter cette partie de la muraille qui avoisine le quartier des Trois Ponts de Youks, où se trouvent les légations. Après avoir traversé une série de passages étroits non pavés, nous arrivâmes au pied de la muraille. Le hasard voulut qu'elle fût justement en réparation. Nous en fîmes l'ascension par un che-

min de manœuvres en zig-zag, fait avec du bois brut, en passant au milieu des ouvriers qui montaient, chargés de sacs de terre et de paniers de sable. Lorsque nous eûmes atteint le sommet, ce qui frappa d'abord nos yeux, ce furent des rangées d'individus, en nombre considérable, qui battaient de leurs tampons la terre mêlée de sable. Ces tampons tombaient en mesure avec une lenteur rythmique que réglait le cri aigu et nasillard du conducteur des travaux et auquel répondaient les ouvriers sur le même ton strident.

Nous continuâmes notre promenade le long de la muraille qui, à ma grande stupéfaction, était couverte d'une végétation sauvage, bien que son sommet fut pavé de grosses briques.

Les épines, les dattiers sauvages et autres arbrisseaux nous permettaient à peine de suivre le sentier étroit si tortueux qui serpentait sur la pente de la muraille à travers un fouillis de broussailles.

La partie extérieure de la muraille possède un parapet, crénelé de distance en distance, tandis que la partie intérieure est surmontée d'un couronnement. Mon compagnon me fit remarquer le fait que le couronnement des parties de la muraille encore intactes étaient en pierre ; alors que les parties qui avaient subi des réparations n'avaient que des couronnements en terre, recouverts de plâtre.

Cette végétation se vend, comme bois de chauffage, au bénéfice des soldats qui tiennent garnison dans le voisinage de la muraille. De nombreux corps de garde en ruines disparaissent sous l'herbe et les plantes grimpantes. On se serait cru plutôt dans une plaine boisée qu'à l'extrémité d'une ville, car, à distance, on n'aperçoit que les tuiles jaunes du palais impérial et quelques tours émergeant des arbres.

La vue du haut de la plateforme est ravissante, moins pourtant que certaines descriptions ne me l'avaient fait supposer. Le pay-

sage est trop plat. Il faut reconnaître néanmoins que, lorsque le soleil se couche derrière les montagnes bleues de l'Ouest, par une soirée claire, les grandes tours de la muraille de Pékin, vues du haut de la plateforme, présentent un aspect unique d'un grand pittoresque.

Souvent un bruit, aux sons étranges et variés, tantôt faibles, tantôt forts, remplissait l'air à mesure que nous avançons.

Mon compagnon m'a expliqué que c'étaient des envolées de pigeons qui se précipitaient par endroits, au-dessus des toits de la ville. Chaque pigeon porte un roseau attaché sous les ailes, et, pendant qu'il vole, l'air le traverse de telle façon qu'il produit un son éolien, le seul son agréable qui s'entende en Chine.

Dans les rues de Pékin se remarquent un grand nombre d'oiseaux apprivoisés que les indigènes portent dans leurs courses à travers la ville, au bout de bâtons et attachés par une ficelle.

Les Chinois ont un talent particulier pour apprivoiser ces oiseaux. J'en ai vu souvent qui étaient libres et qui s'envolaient un instant pour revenir bientôt sur leur bâton. Chose curieuse et à laquelle on ne s'attendrait pas, les habitants de Pékin pratiquent la chasse au faucon sur la muraille de la ville.

Marie. — Avez-vous lu le grand succès du jour, *l'Horoscope des dames et des demoiselles*, de Mlle Nitouche ?

Louise. — Non, veuillez donc me dire où je pourrai l'acheter.

Marie. — Allez à la librairie Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine, c'est là où vous pouvez le trouver.

Louise. — J'ai encore 10c dans mon porte-monnaie et je cours à la librairie Dumont.